HAL open science

# Roman familial et trajectoire migratoire : le cas des travailleuses haïtiennes en France

Rose-Myrlie Joseph

▶ To cite this version:

Rose-Myrlie Joseph. Roman familial et trajectoire migratoire : le cas des travailleuses haïtiennes en France. Journée doctorale du LCSP, LCSP, Jun 2015, Paris, France. hal-04299074

HAL Id: hal-04299074

https://hal.parisnanterre.fr/hal-04299074

Submitted on 22 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Roman familial et trajectoire migratoire : le cas des travailleuses haïtiennes en France[1].

Rose-Myrlie JOSEPH, doctorante en sociologie à l'Université Paris 7

et en Etudes genre à l'Université de Lausanne[2].

2015

Nombre de femmes paysannes haïtiennes migrent vers Port-au-Prince où elles deviennent travailleuses domestiques. Leur service domestique permet aux femmes qui les emploient de s'investir dans le travail non-domestique et d'accéder ainsi à la migration internationale. En France, ces migrantes deviennent à leur tour travailleuses domestiques, ce qui permet aux femmes françaises de s'investir dans le travail non-domestique. Ces phénomènes témoignent de l'existence d'une chaîne de travail et de migration où s'articulent les rapports sociaux de sexe, de classe, de race et les confrontations Nord/Sud, au cœur de la mondialisation néolibérale. Pour saisir cette chaîne, j'utilise une approche qui croise la recherche féministe et la sociologie clinique sur les plans théorique, méthodologique et épistémologique. Dans cette communication, je me fixerai prioritairement sur les femmes haïtiennes en France. J'analyserai la place de la famille dans leur trajectoire migratoire, au passé, au présent et pour appréhender l'avenir.

## Les romans stratégiques

Le terme roman familial renvoie à un fantasme, analysé par Freud, selon lequel les enfants abandonnés, et plus largement tous les enfants malheureux, imaginent qu'ils sont issus d'une lignée prestigieuse et qu'un jour la vérité éclatera sur leur origine véritable. Vincent de Gaulejac (2009 [1999]) explique que ce fantasme permet de corriger la réalité, en s'inventant une vie plus estimable, ou encore de supporter cette réalité, en allégeant le poids de la contingence et du caractère inéluctable de cette destinée. Les enfants se cherchent des parents plus distingués, ou prennent modèle sur les gens qui ont une image prestigieuse pour mieux supporter leur situation. Et se pose alors la question de la place des rapports sociaux dans la définition du roman familial car, comme l'explique de Gaulejac (1999), ce fantasme est plus présente chez les enfants d'origine populaire. La sociologie clinique utilise le concept de roman familial non seulement sur le plan théorique mais aussi au niveau métrologique. L'outil Roman Familial et Trajectoire Sociale a ainsi été utilisé par Bonetti, Fraisse et de Gaulejac (1982) avec un titre évocateur:Que faire des histoires de famille?. Et Niewiadomski (2012) analyse dans la clinique narrative les apports de cette méthode au recueil des histoires de vie.

1 Ce texte a été présenté le 25 juin 2015, à la journée doctorale de l'Université Paris 7, organisé par le Laboratoire de Changement Social et Politique (LCSP).

2 Cette recherche est dirigée par Vincent de Gaulajec de l'Université Paris 7 et Olivier Fillieule à l'Université de Lausanne. La thèse s'intitule: L'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes. Elle sera soutenue le 29 juin 2015.

Ici, on pourrait aussi s'arrêter sur le concept de trajectoire qui permet de regarder dans le vécu des femmes l'idée de mouvement, de changement, de déplacement. Et le fait migratoire ajoute un autre aspect à cette « trajectoire ». Dans ma recherche, je considère la migration comme le contexte d'expression des rapports sociaux dont l'enjeu est le travail. Elle constitue le lieu de rencontre souvent forcée entre dominantEs et dominéEs et exprime des dynamiques de mépris auxquelles les migrantes réagissent de différentes manières, y compris en référence à leur histoire personnelle. La migration permet de regarder les relations d'altérité qui expriment la violence des rapports sociaux. Par ailleurs, elle permet de regarder la manière dont l'histoire familiale est agissante dans le vécu individuel. On voit dans le cas des narratrices haïtiennes comment leur famille qui n'est pas là (car laissée au pays d'origine) reste pourtant pleinement présente puisqu'elle intervient dans les considérations de ces femmes sur leur passé, leur présent et leur avenir. Et si la famille « n'est pas là » en France, c'est que ces femmes ne sont pas vraiment là. Il peut donc être fructueux d'analyser la place de la famille dans la construction de ce que Sayad (1999) appelle la double absence, cet état qui fait que les migrantEs ne sont ni complètement ici (en terre d'accueil), ni complètement là-bas (au pays d'origine).

Par ailleurs, si le fantasme du roman familial permet de se positionner autrement face à son histoire, il est aussi possible de le considérer comme une vraie stratégie. C'est ce que j'ai défendu dans ma thèse où je parle de « romans stratégiques ». Je regarde en effet le roman familial tel qu'il est décrit dans les récits biographiques, récits recueillis en groupe ou en séance individuelle auprès de 69 narratrices en France et en Haïti. Et je définis à partir de leur histoire un « roman sociohistorique » où les migrantes essaient de se définir une ascendance héroïque en référence à l'Histoire d'Haïti pour se réhabiliter dans le regard méprisant des FrançaisES. Je regarde ensuite le « roman amoureux » en tant que stratégie économique. Je regarde aussi, sans le développer, un certain « roman religieux » où ces femmes, abandonnées par leurs pères puis par les hommes qu'elles fréquentent, se rabattent sur un Dieu père et mari qui aime, protège, n'abandonne jamais. Ce Dieu les aide à supporter la violence du présent. Il s'agit là de véritables stratégies de survie définies à partir du roman familial.

D'abord, je regarde avec la notion de stratégie tous les mécanismes développés par ces femmes pour faire avec les rapports sociaux qui les oppriment, les relations sociales où elles sont humiliées et le travail où elles sont exploitées. L'idée est de comprendre comment ces femmes essaient de survivre malgré tout ce qui les écrase, comment elles arrivent à faire quelque chose de ce que la société a fait d'elles. C'est dans cette posture existentialiste que la clinique définit les stratégies, dans une définition du Sujet entre « l'acteur » et « le système ». Vincent de Gaulejac (1987) appelle à éviter deux types d'illusions : celle du sujet libre qui alimente le fantasme de la toute puissance du sujet, et celle du tout-social qui nie toute capacité d'action. Pour lui, on devient sujet par un travail d'historicité. L'individu, produit et objet d'une histoire, cherche à en devenir le sujet. C'est dans cet effort de subjectivation qu'il faut inscrire les stratégies des individus. Taboada Léonetti (1994) déclare que la stratégie suppose une liberté de choix, mais dans les limites des règles du jeu. L'auteure utilise cette notion pour analyser comment dans les comportements, individuels ou collectifs, les acteurs font avec les déterminants sociaux, et en fonction de quels paramètres sociaux, familiaux ou psychologiques ils mobilisent ces manières de faire. Elle invite à éviter deux pièges : d'un côté la sociologie des systèmes qui porte à considérer les individus comme de simples victimes, impuissantes face au système, et de l'autre la sociologie des acteurs qui porte à rechercher

dans la vie personnelle et familiale les causes de l'exclusion. La clinique développe plutôt cette sociologie du sujet qui regarde simultanément et dans leur imbrication le jeu du système et celui des personnes.

Malgré l'aspect contestable des notions d'empowerment (Falquet, 2003) ou d'agency (Catarino et Morocvasic, 2005), les féministes utilisent plusieurs concepts pour regarder les réactions des femmes face aux rapports sociaux. Laura Oso Casas (2006) affirme que les migrantes essaient d'être « actrices et stratèges » de leur propre migration. Et Liane Mozère(2010) défend l'intérêt de prendre en compte les démarches d'agency des travailleuses migrantes qui développent une puissance d'agir, sont porteuses de projet de vie et de désir, ce qui les transforme en de véritables « entrepreneures d'elles-mêmes ». Elle écrit à propos de l'analyse de la migration dans ce contexte néolibéral:

> « La mondialisation n'a pas à être apparentée à un phénomène homogénéisant et massifiant où hommes et femmes ne seraient que des pions, mais doit bien plus être lue comme l'arène où de telles 'trouvailles accumulées', inventions improbables, peuvent se déployer grâce aux processus de subjectivation qui permettent précisément d'introduire du jeu. En d'autres termes, de jouer sur tous les tableaux possibles, de créer des conditions vivables, même dans des situations 'objectivement' inéquitables, donc de produire, le mieux possible, une vie satisfaisante » (p.162).

C'est dans la quête de cette vie satisfaisante que les migrantes haïtiennes, devenue « femmes de service » (Falquet, 2006) dans cette mondialisation néolibérale, cherchent à changer de rapport à leur histoire. En mobilisant le fantasme du roman familial, elles définissent des stratégies qui expriment leur rapport au passé, au présent et à l'avenir. Je développerai ces trois aspects ici.

## Le passé : roman familial et projet de départ

Les femmes haïtiennes partent pour plusieurs raisons : la situation sociopolitique dangereuse particulièrement pour les femmes, les problèmes socioéconomiques, ainsi que diverses causes personnelles. Ces femmes accordent une place primordiale à leur famille dans la définition de leur projet de départ. Les causes familiales sont par exemple d'ordre conjugal. Comme nombres de migrantes du Sud, leur départ s'inscrit parfois au cœur des stratégies matrimoniales qui conduisent au regroupement familial. Mais la plupart des femmes interviewées ne « suivaient » pas un homme. Au contraire, elles en fuyaient un, ce qui classe les échecs amoureux imprégnés de sexisme parmi les premières causes de départ énumérées par les femmes haïtiennes. Elles font aussi référence aux enfants dans la définition de leur projet migratoire. Pour celles qui sont mères se pose la question du soin des enfants pendant leur absence. Yépez Del Castillo (2003) critique ainsi la suresponsabilisation des femmes, celles qui partent et en grande partie celles qui restent, dans le soin des enfants restés au Sud. D'autres femmes sans enfants partent pour fuir les misères liées à la maternité en Haïti, ou en fustigeant l'absence de l'Etat dans la prise en charge de la reproduction sociale. Les parents figurent également dans le projet de départ des migrantes haïtiennes. Ils se sont sacrifiés pour les enfants dans ce pays marqué par la carence d'un vrai système de protection sociale. Le sacrifice des mères est particulièrement présent dans les récits, et ces femmes disent migrer pour soulager leur mère, notamment par des transferts monétaires réguliers. Cette "obligation morale" peut entraîner chez les migrantes une attitude sacrificielle qui porte Berthony Pierre- Louis (2011) à les qualifier de « missionnaires ». Le lien entre ces deux statuts (mères sacrifiées et filles missionnaires) est très fort dans cette recherche. Cette relation mère-fille assez

particulière est analysée en fonction de la division sexuelle du travail qui suresponsabilise les mères comme les filles. A ce niveau, ces filles migrantes se comportent comme des mères pourvoyeuses pour leur propre mère, et se suresponsabilisent auprès des frères et sœurs restés au pays qui deviennent ainsi, de manière symbolique, les enfants des migrantes. C'est toute cette cohorte qui accompagne les migrantes dans la traversée de telle sorte que ces femmes ne partent jamais « seules ». Elles portent les projets de toute la famille élargie, sans oublier d'ailleurs le projet de les aider à migrer vers le Nord. Ces migrantes deviennent ainsi des femmes passerelles qui se sacrifient à l'extrême. On verra plus tard quand on analysera leur déclassement que finalement elles ne sont pas vraiment les premières bénéficiaires de la migration internationale. En critiquant elle aussi le déclassement socioprofessionnel des migrantes du Sud en Europe, Laura Oso (2002) écrit : « les principaux bénéficiaires de la migration, tandis que les femmes sont domestiques en Espagne, les vrais acteurs de l'ascension sociale, sont les membres de la famille qui reçoivent les transferts monétaires » (p.302). Dans le cas des femmes haïtiennes, il convient de souligner que la responsabilité ne concerne pas uniquement la famille nucléaire mais aussi la famille élargie. Cela impose de repenser la manière dont on focalise le concept de « famille transnationale » sur les familles nucléaires. De plus la famille nucléaire ou élargie se construit au-delà de la consanguinité, dans un « désordre généalogique » assez significatif en Haïti. Le roman familial dans ce cas n'est pas qu'un roman d'amour. Il est aussi fait de blessures, de ruptures et d'abandon qui portent ces femmes à la haine, surtout face aux hommes, pères et compagnons. Eviter ces schémas familiaux où les femmes sont suresponsabilisés et les hommes absents, c'est aussi l'une des raisons pour laquelle certaines femmes émigrent.

Alors que la plupart des analysent se concentrent sur les causes économiques et politiques, il est fondamental de regarder dans cette logique d'émigration forcée, des histoires de famille qui portent les femmes à la révolte puis au départ. Ces histoires expriment le poids des rapports sociaux (ceux de sexe et de classe par exemple) qui marquent à la fois les structures de la parenté et les difficultés de la vie quotidienne qui forcent à partir. En prenant autant de place dans les choix des femmes, ces histoires familiales représentent quelque part un échec à la définition de « projet personnel ». On est donc porté à se demander de quelle manière ces femmes arrivent à se définir pleinement en tant que sujet de leur migration quand elles subissent autant les logiques sociales et les histoires familiales. Ecrasées sous le poids de la famille, ces femmes vivent un « mauvais départ » qui va aussi participer au processus de déclassement socio-professionnel qu'elles connaîtront plus tard. Le sens de leur déclassement est donc profondément ancré dans le sens de leur déplacement géographique.

## Le présent : roman familial et déclassement

Deuxièmement, les migrantes haïtiennes mesurent leur déclassement socioprofessionnel en référence au projet de leurs parents. Comme le signale Eléonor Kofman (2003), les travailleuses migrantes ne s'adonnent pas toujours au service domestique parce qu'elles n'ont aucune qualification. Dans bien des cas, leur confinement dans ce travail résulte d'un déclassement. En 2007, j'ai analysé ce phénomène chez des femmes haïtiennes qui, en devenant travailleuses domestiques ou de care en France, se retrouvent à exercer un travail moins valorisé que leur métier au pays d'origine. Leur niveau de satisfaction est alors bien en deçà de ce qu'elles avaient prévu. Et si leur travail leur permettait de répondre à certains besoins, d'accumuler certaines trouvailles

comme le dirait Mozère (2010), elles oscillaient entre échec et réalisation de soi, avec une prédominance du sentiment d'avoir échoué. On pourrait d'ailleurs se demander pourquoi ces narratrices rejettent unanimement le service domestique et le care, alors que certaines auteures comme Kergoat et Galerand (2008) démontrent que ce secteur a aussi un coté subversif, peut permettre à des femmes d'éprouver certaines satisfactions ou plaisir dans ce travail aussi dévalorisé soit-il. Le fait est que la dévalorisation matérielle (la rémunération, les tâches sales, ...) et symbolique (le mépris et la honte) de ce secteur d'activité par la société française est intériorisée par ces femmes qui ont appris au pays d'origine à dévaloriser ce travail. Pour comprendre leur rapport au travail déclassé ici et maintenant, il faut donc se référer à leur passé en Haïti où elles étaient non seulement témoins mais souvent actrices de cette dévalorisation. En effet, ces femmes étaient patronnes en Haïti, et en devenant travailleuses domestiques à leur tour, elles ne sont pas uniquement dévalorisées mais surtout déclassées. Cette idée de changement de place et de mobilité sociale descendante fait que le concept de déclassement correspond mieux à leur situation que celui de dévalorisation.

On peut remarquer que le déclassement se définit en référence au projet parental. On a vu comment les parents avaient lutté pour ces femmes, pour leur réussite scolaire et leur avenir professionnel. En devenant travailleuses domestiques en France, ces femmes font échec au projet de ces parents sacrifiés. Max Pagès (1993) a raison d'établir un lien entre le sentiment de honte socialement construit et une honte plus profonde provenant du sentiment de ne pas trouver grâce aux yeux de sa mère. Dans le récit de ces femmes, on peut voir le poids du regard inquisiteur des parents, surtout des mères qui, même si elles se montrent indulgentes envers ces filles, ne sont pas « réparées » par le travail des filles.

Mais l'échec commence parfois déjà dans leur vie en Haïti puisque, si certaines font des formations diplômantes à la fin de leur scolarité classique, peu d'entre elles accèdent aux métiers généralement valorisés par les parents en Haïti (médecin, ingénieur, agronome, avocat, ...). Et si elles rentrent en France, c'est que même si elles avaient un travail en Haïti, elles n'étaient pas pleinement satisfaites de cette situation professionnelle. On peut déduire que l'échec du projet parental a commencé en Haïti, ce qui a provoqué la migration qui l'a alors accentué. Tout cela explique aussi que, si en Haïti les moins loties n'ont pas accès à la migration internationale, ce ne sont pas les mieux placées qui partent non plus. Il s'agit d'une catégorie intermédiaire qui a suffisamment de moyens mais pas assez en fonction de ce à quoi elles ou leurs parents aspiraient. En plus, les narratrices en France se plaignent souvent de ne pas avoir pu continuer leurs études en France, échec qui s'explique objectivement par les contraintes administratives et un surinvestissement dans le travail déclassé qui ne laisse aucun temps pour la réalisation de certains projets. Pourtant, le sentiment d'échec à ce niveau provient aussi d'une vision idyllique de la France, le pays des lumières qui offrirait à toutES les moyens d'augmenter son savoir. Ce mythe est aussi alimenté par le fait que pendant longtemps les HaitienNEs partaient effectuer leurs études surtout en France. Majoritairement des hommes, doit-on ajouter avant de reprocher à ces femmes migrantes de n'avoir pas obtenu de diplôme universitaire en France. Dans l'analyse du déclassement et du projet parental, on ne saurait oublier les rapports sociaux de sexe qui font que les filles sont lésées dans le projet parental à toutes les étapes de leur instruction. C'est en grande partie ce qui fait que pour ces migrantes, Paris est moins la capitale des Lumières et du luxe que « la ville des lumières et la capitale des emmerdes », dénonce Vanya, une migrante Haïtienne.

Toutefois, l'échec du projet parental n'implique pas une insatisfaction totale des parents qui d'ailleurs, dans bien des cas, sont fiers de la migration de leurs enfants. Il y a effectivement une insatisfaction qui pousse quelques parents, le peu à qui ces femmes ont raconté leur misère, à retourner en Haïti. Ces migrantes ont alors honte de repartir, d'assumer complètement cette idée d'avoir échoué. Mais dans la plupart des cas, les parents croient que la migration est une réussite en soi. Il y a donc au moins deux manières de réagir à l'échec du projet parental que constitue le déclassement socio-professionnel : soit les migrantes acceptent qu'elles aient échoué, ce qui porterait d'ailleurs leurs parents à le croire aussi ; soit elles rejettent la vision idyllique de leurs parents en contestant leur vision évolutionniste de la migration. Mais on peut voir que dans les deux cas, cela revient pour elles à accepter qu'elles ont échoué. Cela doit être visibilisé dans l'analyse du vécu de ces femmes, même si elles essaient toujours de lutter pour ne pas échouer complètement. Il est donc essentiel d'analyser leurs stratégies pour se construire un avenir de manière plus d'optimiste.

## Le futur : roman familial et recours administratifs

Souvent, ces femmes préparent leur avenir en se construisant une famille en terre d'accueil. Leur stratégie consiste alors à faire des enfants ou à recourir à un mariage binational. Les relations filiales, amoureuses ou maritales ont ainsi été analysées dans ma recherche. Mais si ces stratégies sont souvent présentées comme des recours face aux impasses administratives, il faut regarder d'autres facettes dans l'analyse de ces « choix ». En ce qui concerne le recours à la maternité par exemple, certaines femmes le présentent comme une alternative face à la solitude et l'isolement. L'enfant est investi pour donner du sens à leur vie déprimante. Le désir d'enfant apparaît ainsi dans le discours de certaines femmes, y compris celles qui avaient déjà des enfants en Haïti. Fort souvent, ces femmes s'occupent des enfants des autres par ce phénomène de drainage que Hochschild (2004) qualifie de care drain. Et tout cela peut paraître très injuste parce que ces femmes qui se sacrifient pour le bien-être des familles du Nord sont bloquées pendant longtemps dans leurs démarches pour faire venir leurs propres enfants (le regroupement familial).

Par ailleurs, ces migrantes en tant que parents construisent un projet parental qui leur permet d'envisager un avenir meilleur. Si elles ont échoué socialement, dans leurs propres aspirations et aux yeux de leurs parents, elles veulent que leurs enfants réussissent. Et le principal projet de «reclassement» évoqué reste ce projet parental. Ici, elles défendent un projet de réparation, ce qui peut d'ailleurs représenter un poids pour ces enfants qui sont investis dans une logique d'excellence et de performance. Parfois, elles leur demandent de faire plus que les autres, ce qui s'explique aussi par cette idée intériorisée par les subalternes que pour être considérés comme des humains ils doivent faire plus que les autres. Cette idée a été analysée par Césaire ([1963], 1995) dans *La tragédie du roi Christophe*.

Ce projet parental présente plusieurs limites, particulièrement cette idée de réparation qui semble finalement s'articuler avec cet idéal d'excellence. Pagès (1993) écrit que si l'enfant doit 'faire honneur' à ses parents, si « honorable » que soit sa réussite, elle ne pourra effacer la honte que les parents vivront à travers lui. L'auteur explique que l'enfant est alors soumis à des injonctions paradoxales de réussite (pour faire honneur aux parents) et de non-réussite (pour ne pas les rabaisser par son succès). De plus, souvent la réussite des enfants ne peut se construire que par l'échec de ces

mères migrantes. Ici encore, les échecs souvent cités concernent des projets de formation qui devaient leur permettre à long terme de sortir du travail dévalorisé. En ce sens, les enfants représentent à la fois une stratégie et un frein pour ces femmes.

Par ailleurs, on doit ajouter que ces migrantes ont peu de moyens pour aider leurs enfants à réaliser ce projet. En plus de ne pas pouvoir se présenter comme exemple de réussite à leurs enfants, elles échouent à s'investir auprès de leurs enfants à cause du surinvestissement dans le travail déclassé. Ces femmes se sacrifient temporellement dans le soin des enfants des familles françaises, mais en cela elles creusent l'échec de leurs propres enfants qui n'ont parfois personne pour les prendre en charge ici ou en Haïti. Qui s'occupe de leur enfant ? Cette question ne cache pas uniquement ce familialisme ou ce naturalisme que certains mettent en avant pour critiquer par exemple les apports de Hochschild. Elle peut aussi exprimer une préoccupation fondamentale qui est la question de la « conciliation travail domestique/service domestique » que j'ai approfondie dans ma thèse. Les recherches sur la conciliation famille/travaille ne semblent pas très sensibles au cas des femmes qui, par leur travail, permettent aux autres de mieux articuler leur temps de vie. Elsa Dorlin (2006) a raison de mobiliser le concept de care to care pour regarder ce côté invisibilisé de l'analyse féministe, invisibilisation que d'autres auteures comme Glenn ([1992], 2009) expliquent par l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans le service domestique et le care.

L'aspect qui est peut-être le plus répandu dans l'analyse de la production d'enfant chez les femmes migrantes est la question des aides sociales ou de la régularisation. On les accuse alors de développer un rapport utilitariste à leurs enfants. Si certaines narratrices analysent longuement les facilités que peuvent procurer le fait d'avoir un enfant de père français notamment, aucune d'entre elles ne présente cet aspect comme la cause première de leur maternité. Au lieu de les qualifier de « mauvaises mères » qui investiraient leurs enfants comme moyen et non comme fin, j'ai préféré regarder cette situation contradictoire qui fait que tout en cherchant à être des mères aimantes (ce dont témoigne du moins leur discours) les difficultés administratives transforment la maternité de ces femmes en stratégie. La grande question que posent ces doutes relativement à la maternité de ces femmes est leur capacité à être pleinement humaines. Une migrantes pauvre et racisées du Nord peut-elle vraiment aimer ? C'est la même question que cache le doute face à leurs relations sentimentales.

> **Encadré** : « Elles se voient investir leurs enfants comme un « passeport rouge », alors qu'elles sont aussi des mères, des personnes potentiellement attachées à leurs enfants même si l'amour n'est pas instinctif chez les mères. Vanya insiste beaucoup sur cet avantage d'avoir un enfant français, comme si l'enfant était un moyen et non une fin. Pourtant elle critique l'idée même de faire un enfant pour avoir des papiers. Cette femme est très attachée à ses enfants et explique que c'est pour eux, pour leur assurer un meilleur bien-être, qu'elle accepte le déclassement en France au lieu de retourner en Haïti. Quand on lui demande si elle aime ses enfants, elle répond : « Mais c'est toute ma vie! Sinon, si je n'avais pas d'enfant, rien ne me porterais à vivre cette vie ici en France ! Je serais chez moi ! Oui, si ce n'était pas pour les enfants, je retournerais en Haïti. Je retournerais chez moi ». (Joseph, 2015, thèse de doctorat, p. 286).

Dans ma thèse, j'analyse longuement le roman amoureux de ces femmes. Le roman amoureux est élaboré par plusieurs sociologues cliniciens, pour

insérer les choix amoureux des individus au cœur des rapports sociaux, de l'histoire familiale et des déterminismes psychiques. A L'Institut International de Sociologie Clinique (IISC), un séminaire sur ce thème a été introduit pendant plusieurs années avec cette citation : « Si le cœur a ses raisons que la raison ignore, il ignore rarement la raison sociale de celui ou, de celle, pour qui il bat ». J'analyse dans la trajectoire de ces femmes migrantes ces raisons sociales qui expriment à la fois les peurs des femmes face aux hommes, et paradoxalement leur recours à ces relations de couple hétérosexuel pour survivre en France. Leurs stratégies se construisent autour des « hommes blancs », dans un rejet face à leurs compatriotes haïtiens. C'est comme si elles choisissaient entre le racisme et le sexisme en éliminant ce sexisme qui leur rappelle trop les déboires de leur mère. Et la faille de ce raisonnement c'est qu'il n'inscrit le sexisme que du coté des hommes noirs haïtiens, ce qui exprime une vraie « instrumentalisation du genre » (Roux et al, 2007). On voit d'ailleurs comment plusieurs narratrices enferment dans les rapports sociaux de sexe des comportements qui s'expliquent également par la classe, la race et les rapports Nord/Sud. Car l'avantage de « l'homme blanc » c'est aussi son « passeport rouge » qui permet aux femmes de sortir de leur situation de sans-papières, et leur « carte bleu » qui soulage ces femmes appauvries dans le travail déclassé. Ces deux aspects sont d'ailleurs longuement analysés par ces femmes qui, en toute lucidité, cherchent moins à fuir une « race » d'homme qu'à éviter les hommes qui n'ont rien, donc n'ont rien à donner. Et l'amour est sacrifié dans ce projet. Vanya déclare : « Ici, on n'est pas là pour aimer mais pour survivre ». L'amour ne peut pas être rose pour ces femmes, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne sont pas animées par des sentiments humains.

Ici, on peut aussi insister sur la place de l'échange économico-sexuel (Tabet, 1987, 2004) dans le roman amoureux. Ces narratrices rejettent unanimement la « prostitution ». Si Laura Oso (2006) analyse le travail de sexe comme une alternative au service domestique, nombre de femmes haïtiennes présentent le déclassement dans le domestique comme une alternative à la prostitution. Mais sans vouloir directement « vendre leur corps » comme elles le disent, elles comptent sur l'apport économique des hommes pour survivre. Cette contradiction en accompagne une autre : si quelques unes présentent comme fondamental le soutien d'un homme, elles refusent de devenir complètement dépendantes de ces hommes, ce qui les porte à conserver leur travail déclassé alors qu'elles rêvent de le laisser.

## Pour ne surtout pas conclure

Fonder une famille, voilà une raison qui a porté certaines narratrices à quitter leur pays. Avoir des enfants dans un pays où la protection sociale est garantie, et loin des hommes haïtiens qui font trop souffrir, certaines interviewées mettent cela au centre de leur projet, en plus de la volonté d'aider cette famille élargie, et de toutes les autres raisons socio-économiques ou politiques qui les ont

forcées à émigrer. Mais il faut noter que fonder une famille c'est aussi ce qui les fait rester en France alors que certaines ne rêvent que de partir. Les enfants les aident à mieux supporter la solitude et l'isolement, à tenter de réparer le projet parental brisé par le déclassement. En plus, elles sont parfois tenues de cohabiter sur une longue période avec des hommes, selon les normes de l'administration française. Faire une famille en France c'est en quelque sorte déchirer son billet de retour, alors qu'on reste les yeux rivés sur cette terre natale où habite toute une famille qui n'a jamais cessé de compter. La trajectoire migratoire reste toute une histoire pour ces femmes. Et elle est marquée par des histoires de famille auxquelles elles se réfèrent pour faire sens sur leur passé et donc leur projet migratoire, sur leur présent fait de déclassement donc d'échec du projet parental, et sur l'avenir qui ne semble parfois possible qu'en acceptant de fonder une famille, en devenant mère ou compagne. Et ce que montre cette référence à l'histoire familiale c'est la place du « Je » dans ces vies marquées par les rapports sociaux et quelque part soumises à l'histoire familiale. Par une trajectoire migratoire, ces femmes passent d'un contexte hostile à un autre, et ici encore la question de Lenz Jean-François (2011) sur la construction de soi en Haïti demeure : Comment devenir 'Je' dans un monde qui vous met hors-jeu ? C'est en réponse à cette question que j'ai élaboré le concept de roman stratégique ainsi que ce phénomène où le roman familial marque toute la trajectoire migratoire.

## Bibliographie


- BONETTI, Michel ; FRAISSE, Jean ; GAULEJAC, Vincent (de) (1982). « Que faire des histoires de famille : Ou roman familial et trajectoire sociale ». Le groupe familial. No 96.
- CATARINO, Christine ; MOROKVASIC Mirjana. "Femmes, genre, migration et mobilité." Revue européenne des migrations internationales. Vol. 21, No 1, 2005. Pp. 7-27.

- CÉSAIRE, Aimé ([1963], 1995). La tragédie du roi Christophe. Paris : Présence Africaine.
- DORLIN, Elsa (2006). « Dark Care : de la servitude à la sollicitude ». In Patricia Paperman et Sandra Laugier (eds.). Le souci des autres. Éthique et politique du Care. Paris : Editions EHESS. Pp. 87- 97.
- FALQUET, Jules. (2003). « 'Genre et développement' : une analyse critique des politiques des institutions internationales depuis la conférence de Pékin ». In Fenneke Reysoo (et al.). On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de Genre. Genève : IUED. Pp. 59-87.
- FALQUET, Jules (2006). « Hommes en armes et femmes « de service » : tendances néolibérales dans l'évolution de la division sexuelle et internationale du travail ». In Jules Falquet (et al.). Travail et mondialisation : Confrontations Nord/Sud. Cahiers du Genre, no 40, 2006. Paris : L'Harmattan. Pp. 15-38.
- GALERAND, Elsa et KERGOAT, Danièle (2008). « Le potentiel subversif du rapport des femmes au travail », Nouvelles Questions Féministes. Vol 27, No 2. 2008. Pp. 67- 82.
- GAULEJAC (de), Vincent (1987). La névrose de classe : trajectoire sociale et conflit d'identité. Paris : Hommes et groupes éditeurs.
-GAULEJAC (de), Vincent (1999-2009). L'histoire en héritage : Roman familial et trajectoire sociale. Paris : Desclée de Brouwer.
-GAULEJAC (de), Vincent et LÉONETTI, Isabel Taboada (1994). La lutte des places. Paris : Desclée de Brouwer.
- GLENN, Evelyn Nakano ([1992], 2009). « De la servitude au travail de service : les continuités historiques de la division raciale du travail reproductif payé », in Elsa Dorlin (dir.), Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination. Paris, PUF. Pp. 21-70.
- HOCHSCHILD, Arlie Russell. (2004). « Le nouvel or du monde ». In Laurence Bachmann (et al.). Famille- travail : une perspective radicale ? Nouvelles Questions Féministes Volume 23, N° 3, 2004. Paris : Antipodes. Pp. 59-74
- JEAN-FRANÇOIS, Lenz. « Comment devenir "je" dans un monde qui vous met hors-jeu ? Le défi de la construction d'un individu-sujet chez les jeunes du Bel-Air (Port-au-Prince, Haïti) de 1986 à 2006 ». Thèse de doctorat sociologie. Université Paris-Diderot. Paris : 2011.

- KOFMAN, Eléonor (2003). « Genre et migration internationale : critique du réductionnisme théorique ». In Madeleine HERSENT (et al.). Genre, Travail et Migration en Europe. Cahiers du CEDREF. Pp. 81-97.
- MOZERE, Liane (2010). « La mondialisation comme arène de « trouvailles accumulées » ? Des domestiques philippines à Paris », in Jules Falquet (et al.), Le sexe de la mondialisation : genre, classe, race et nouvelle division du travail. Paris : Les Presses de Sciences Po. Pp : 151- 164.
- NIEWIANDOMSKI, Christophe (2012). Recherche biographique et clinique narrative : entendre et écouter le Sujet contemporain. Toulouse : Erès.
- OSO CASAS, Laura. (2002). « Stratégies de mobilité sociale des domestiques immigrées en Espagne ». In Blandine Destremau et al. (Eds.), Femmes en domesticité : Les domestiques du Sud, au Nord et au Sud. Revue Tiers-Monde, No 170. Pp. 287-305.
- OSO CASAS, Laura (2006). « Prostitution et immigration des femmes latino-américaines en Espagne ». In Jules Falquet. Travail et mondialisation : Confrontations Nord/Sud. Cahiers du Genre, no 40. Paris : L'Harmattan. Pp. 91-113.
- PAGÈS, Max (1993). Psychothérapie et complexité. Paris : Desclée de Brouwer.
- PIERRE-LOUIS, Berthony. « La migration haïtienne en France et ses répercussions dans la région d'Aquin ». Thèse de doctorat. Université Paris 7. 2011.
- ROUX, Patricia, GIANETTONI, Lavinia ; et PERRIN, Céline (2007). « L'instrumentalisation du genre: une nouvelle forme de racisme et de sexisme ». Nouvelles Questions Féministes. Vol. 26, No 2. Lausanne : Antipodes. Pp. 92-108.
- SAYAD, Abdelmalek (1999). La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré. Paris : Le Seuil.
- TABET, Paola (1987). « Du don au tarif. Les relations sexuelles impliquant une compensation ». Les Temps Modernes. N° 490. Pp. 1-53.
- TABET, Paola. (2004). La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel. Paris : L'Harmattan.
-YÉPEZ Del Castillo, Isabel (2003). « L'emploi des femmes en Amérique Latine: un bilan contrasté ». In Jeanne Bissiliat. Regards des femmes sur la globalisation : approches critiques. Pp 173-210.